

« Jardin de rocaille : octobre »

Michael Bishop

*Urgences*, n° 16, 1987, p. 20-21.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025373ar>

DOI: 10.7202/025373ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

**Michael Bishop**  
**JARDIN DE ROCAILLE: OCTOBRE**

Sous la pluie il est ruine  
d'ombres, il est  
tombe de fleurs

Il rassemble les couleurs  
de feuilles tombées. Pourtant  
voici les pierres qui fleurissent

comme un rassemblement de tomes  
où les voix en allées continuent  
à parler

De plus en plus ma bouche  
s'emplit de pierres  
et les os de mes collègues

ressemblent à des fleurs  
Ce fouillis, est-il le paradis  
ou Angkor-Vat

ou le centre-ville après  
10h? Il n'est  
ni vivant ni mort

ni humain. Je passe devant  
sous la pluie, sombre. Il est  
croissance de runes

## **URGENCES: DOUGLAS JONES**

Une poésie dont l'attachement tellurique nous sensibilise à la fois à nos manques, notre effondrement, cela qui, en nous, refuse de se manifester, et aux vestiges d'un vieux rêve qui pourrait renaître, d'une lumière, clignotante, s'attachant toujours à l'avenir de son secret... Douglas Jones, jamais ésotérique quoique toujours personnel, centre son oeuvre sur le vaste ruissellement du monde. Écrire, c'est pénétrer le spectral, l'énigme vivante de l'être, c'est s'ouvrir à sa réserve: ce qui, dans l'être, nous échappe et ce qui ne cesse de laisser filtrer sa profondeur inouïe. «Rock Garden: October» évoque, obliquement, l'ubiquité du désastre de la terre comme aussi la fragile révélation d'une étonnante délicatesse qui persiste, marginale mais vibrante. La lecture des signes de la terre nous plonge ainsi dans l'exploration du banal, du minimum, site emblématique et extériorisé d'une calamité/résistance et individuelle et collective. La terre, dans cette optique, comme ici dans ce petit fragment de jardin en octobre, se trouve comme télescopée: elle ressemble à un immense hologramme où chacune de ses cellules reflète la même évidence monstrueuse et indicible. Surtout, peut-être, la poésie de Douglas Jones est un lieu où parle, et pleure, l'amour: force estropiée mais inextinguible, voie/voix difficile, lacérée, meurtrie, saignante, qui garde toujours, cependant, la nostalgie et l'espoir d'une raison désirante, le sens obscur d'une quête à combler.